



HAL
open science

Habitat et peuplement en Provence à la fin de l'Antiquité

Frédéric Trément, Jacques Bérato, Jean-François Berger, Frédérique Bertoncello,
Marc Borréani, Fabienne Gateau, Michiel Gazenbeek, Corinne Landuré,
Jean-Claude Meffre, Florence Mocci, et al.

► To cite this version:

Frédéric Trément, Jacques Bérato, Jean-François Berger, Frédérique Bertoncello, Marc Borréani, et al.. Habitat et peuplement en Provence à la fin de l'Antiquité. Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité. [Actes du] IV^e colloque de l'association AGER, Pierre Ouzoulias; Christophe Pellecier; Claude Raynaud; Paul Van Ossel; Pierre Garmy, Mar 1998, Montpellier, France. pp.275-301. <halshs-01839300>

HAL Id: halshs-01839300

<https://shs.hal.science/halshs-01839300v1>

Submitted on 2 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

IV^e COLLOQUE DE L'ASSOCIATION AGER



Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité



sous la direction de
**Pierre OUZOULIAS, Christophe PELLECUER,
Claude RAYNAUD, Paul VAN OSSEL, Pierre GARMY**

Éditions APDCA

Illustration de couverture :
Christophe Pellecier.

LES CAMPAGNES DE LA GAULE
À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

**ASSOCIATION POUR LA PROMOTION ET LA DIFFUSION
DES CONNAISSANCES ARCHÉOLOGIQUES**

14 avenue Robert Soleau
F-06600 Antibes

Secrétariat d'édition et maquette

Monique CLATOT

avec la collaboration de Simone ATIENZA et Christine FLACASSIER

***Pour toute information relative à la diffusion de nos ouvrages,
merci de bien vouloir contacter :***

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE

12, rue des Moulins, F-34530 Montagnac

Téléphone : 04 67 24 02 48 - Télécopie : 04 67 24 14 39

© APDCA, Antibes, 2001

ISBN 2-904110-31-3

IV^e colloque de l'association AGER



Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité

*Actes du colloque
Montpellier, 11-14 mars 1998*

Sous la direction de
Pierre OUZOULIAS, Christophe PELLECUER, Claude RAYNAUD,
Paul VAN OSSEL, Pierre GARMY

Éditions APDCA – Antibes – 2001

SOMMAIRE

11 Liste des auteurs

15 Débats et problème

C. DELAPLACE

BILANS RÉGIONAUX

23 The Countryside of Britain in the 4th and 5th centuries - an Archaeology

S. ESMONDE CLEARY

45 Les campagnes de la Belgique septentrionale et des Pays-Bas méridionaux
aux IV^e et V^e siècles

F. VERMEULEN

69 Occupation du sol et évolution de l'habitat rural dans la partie occidentale
de la cité des Trévires au Bas-Empire (IV^e-V^e siècles)

M. POLFER

113 Late Roman rural settlement in the southern part of the province Germania
secunda in comparison with other regions of the Roman Rhineland

K. H. LENZ

147 Dynamiques du peuplement et formes de l'habitat tardif : le cas de l'Île-de-France

P. OUZOULIAS, P. VAN OSSEL

173 Les établissements ruraux de l'Antiquité tardive en Suisse

J. MONNIER

201 Les campagnes de la Gaule du Sud-Ouest aux IV^e-V^e siècles

C. BALMELLE, C. PETIT-AUPERT, P. VERGAIN

225 L'habitat rural de la moyenne vallée du Rhône aux IV^e et V^e siècles

B. ODE, T. ODIOT

247 Les campagnes languedociennes aux IV^e et V^e siècles

C. RAYNAUD

- 275** Habitat et peuplement en Provence à la fin de l'Antiquité
F. TRÉMENT
- 303** Structuration du territoire dans le nord-est de l'Hispanie pendant l'Antiquité tardive : transformation du paysage et dynamique du peuplement
J. M. GURT ESPARRAGUERRA, J. M. PALET MARTINEZ
- 331** Les campagnes d'une région de l'Italie méridionale à l'époque tardive : l'*Apulia*
G. VOLPE

LE CLIMAT ET LES RELATIONS ENTRE L'HABITAT ET L'ENVIRONNEMENT

- 357** Les variations du niveau des lacs du Jura et des Alpes du nord et leur signification pour une histoire du climat aux IV^e et V^e siècles de notre ère
M. MAGNY
- 369** Évolution des agro-et des hydrosystèmes dans la région médio-rhodanienne
J.-F. BERGER
- 405** L'habitat rural du secteur de confluence entre Seine et Yonne aux IV^e et V^e siècles
J.-M. SÉGUIER

GROTTE ET SITES DE HAUTEUR

- 433** *Oppida* et *castra* tardo-antiques : à propos des établissements de hauteur de la Gaule méditerranéenne
L. SCHNEIDER
- 449** L'occupation des grottes en Gaule méditerranéenne, à la fin de l'Antiquité
C. RAYNAUD

LA VILLA ET LE SYSTÈME DOMANIAL

- 475** Les *villae* en Provence aux IV^e et V^e siècles : apports et limites des inventaires archéologiques
D. CARRU, F. GATEAU, P. LEVEAU, N. RENAUD
- 503** Crise, survie ou adaptation de la *villa* romaine en Narbonnaise première ? Contribution des récentes recherches de terrain en Languedoc-Roussillon
C. PELLECUER, H. POMARÈDES
- 535** De Trèves à Bordeaux. La marque des élites dans les campagnes de la Gaule romaine aux IV^e et V^e siècles
C. BALMELLE, P. VAN OSSEL

CONCLUSIONS

- 555** Un pas vers le Moyen Âge ? Permanences et mutations
C. WICKHAM
- 569** De la ville à la campagne
J. GUYON
- 587** Bibliographie

HABITAT ET PEUPEMENT EN PROVENCE À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

Frédéric TRÉMENT

avec la collaboration de J. BÉRATO, J.-F. BERGER, F. BERTONCELLO,
M. BORRÉANI, F. GATEAU, M. GAZENBEEK, C. LANDURÉ, J.-C. MEFFRE,
F. MOCCI, T. ODIOT, M. PASQUALINI

Dans son fameux article sur les « *Problèmes de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Âge* », paru il y a tout juste vingt ans, P.-A. Février (1978) mettait l'accent sur la spécificité et la complexité d'une période dont l'étude rendait selon lui nécessaire la multiplication des approches micro-régionales sur la longue durée. Il donnait là tout à la fois des orientations et une impulsion décisive à la recherche sur le peuplement, jetant, à travers cette mise au point fondatrice, les bases d'une réflexion qui a largement alimenté les débats durant notre colloque. De fait, les études microrégionales sur l'occupation du sol se sont multipliées depuis vingt ans, en Provence et en Languedoc comme ailleurs. La présente communication n'a pas l'ambition de proposer une synthèse sur l'habitat provençal aux IV^e et V^e siècles. Elle se demandera plus modestement si l'accroissement de la documentation archéologique au cours des vingt dernières années est susceptible d'apporter quelques réponses aux interrogations de P.-A. Février et si certaines de ces interrogations peuvent (ou doivent) être reformulées. Les « problèmes de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Âge » sont-ils encore les mêmes aujourd'hui qu'en 1978? Pour répondre à cette question, nous nous proposons d'appréhender l'habitat provençal de la fin de l'Antiquité sous trois éclairages différents : à travers l'analyse de sa dynamique spatio-temporelle, de sa typologie, et enfin de sa structuration en réseaux.

Est-il possible de proposer une géographie historique pertinente du peuplement provençal aux IV^e et V^e siècles ? Et si oui, avec quel degré de finesse ? Les sources historiques, complétées par l'apport des fouilles urbaines, donnent une image assez précise des cadres politiques, administratifs et religieux de la Viennoise et de la Narbonnaise seconde. P.-A. Février (1978, p. 210-222) a souligné la continuité des chefs-lieux de cité à la fin de l'Antiquité et le rôle joué par bon nombre d'agglomérations secondaires du Haut-Empire dans la mise en place des nouvelles circonscriptions religieuses. La polarisation de l'espace autour de la ville, héritée pour partie de la conquête romaine mais ancrée aussi dans des traditions régionales plus anciennes, reste une constante jusqu'à une date très tardive. C'est une donnée essentielle pour comprendre l'organisation de l'habitat à l'aube du Moyen Âge. Dans cette perspective, l'hypothèse historiographique de la rupture entre villes et campagnes et de la ruralisation de l'économie antique chère à M. Weber (1896), à M. Rostovtseff (1926), à M. Bloch (1947) ou encore à M. Finley (1981) se trouve au moins partiellement vidée de son contenu. On peut admettre par conséquent que l'étude des campagnes est un bon marqueur de la dynamique urbaine.

DYNAMIQUE DU PEUPEMENT

Depuis une vingtaine d'années, la multiplication des approches microrégionales s'est heureusement accompagnée d'une relative « standardisation » des méthodes de collecte et d'enregistrement des données archéologiques issues des fouilles et des prospections. L'action du GDR 954 du CNRS a permis de concilier le particularisme des approches microrégionales et les exigences de la synthèse à l'échelle régionale ou inter-régionale, en facilitant les comparaisons d'un secteur à un autre. Ces possibilités ont été largement exploitées dans le cadre du programme européen ARCHAEOMEDES, dont la base de données est mise à contribution dans cette première partie.

Notre démarche a consisté à sélectionner un certain nombre de secteurs géographiques où la recherche a été suffisamment intensive au cours des dernières années à l'échelle microrégionale pour pouvoir être considérée comme représentative d'un espace plus large (fig. 1). Le but est, à travers la comparaison de ces différentes « fenêtres » sur la longue durée, de mettre en lumière les tendances communes, les éventuels décalages et les spécificités locales pour la période qui nous intéresse plus spécialement ici. Ces « fenêtres » sont, du nord au sud et d'ouest en est, le bassin de la Valdaine, le Tricastin, le Haut-Comtat, les Alpilles occidentales, la Camargue, la rive occidentale de l'étang de Berre, la chaîne de la Nerthe, la haute et moyenne vallée de l'Arc, enfin le massif des Maures et la vallée de l'Argens. Sept d'entre elles sont déjà

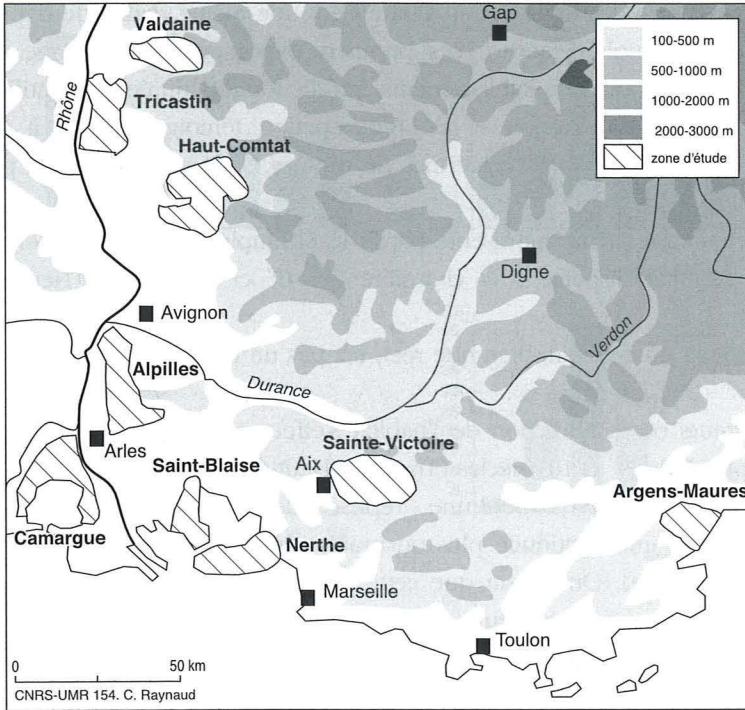


Fig. 1. Carte de localisation des fenêtres.

intégrées à la base de données du programme ARCHAEOEMEDS. Au total, c'est un échantillon de 915 sites antiques répartis sur plus de 550 km² qui est pris en considération (fig. 2). Cet échantillonnage n'est évidemment pas représentatif de l'ensemble de la Provence puisque quatre « fenêtres » se concentrent dans la moyenne vallée du Rhône, trois autres concernent le littoral et deux seulement le proche arrière-pays. La Provence intérieure n'est malheureusement pas représentée dans cette première approche.

Fenêtre	Coordinateur	Superficie (km ²)	Nbre de sites
Valdain	J.-F. Berger	25	52
Tricastin	T. Odiot	67	106
Haut-Comtat	J.-C. Meffre	85	304
Alpilles occidentales	M. Gazenbeck	20	76
Camargue	C. Landuré - M. Pasqualini		59
Saint-Blaise	F. Trément	80	70
Chaîne de la Nerthe	F. Gateau	80	62
Vallée de l'Arc	F. Mocci	120	98
Maures-Argens	F. Bertoncello	75	88

Fig. 2. Identification des fenêtres étudiées.

Les histogrammes des figures 3 et 4 traduisent une même réalité de deux manières différentes mais complémentaires. Les premiers expriment pour chaque « fenêtre » l'évolution du nombre des établissements sur la longue durée. L'identification des phases de création, d'abandon et de réoccupation témoigne quant à elle de la dynamique interne de l'habitat en termes de rupture et de continuité. On peut distinguer quatre cas de figure :

- les secteurs où l'acmé représenté par le Haut-Empire est suivi d'un effondrement durable de l'habitat dispersé à la charnière des II^e et III^e siècles (Nerthe, Maures-Argens) ;
- les secteurs où ce recul, bien que réel, n'a pas un caractère aussi radical (Alpilles, Valdaine) ;
- les secteurs où la rétraction de l'habitat s'effectue d'une manière progressive et régulière à partir des II^e et III^e siècles (Tricastin, Haut-Comtat) ;
- enfin, les secteurs où s'opère une « reprise » de l'habitat dispersé dans le courant du V^e siècle, avec une continuité plus ou moins forte au VI^e siècle (Camargue, Saint-Blaise, Sainte-Victoire). On notera que cette « reprise » est également observée, mais dans une moindre mesure, dans trois autres secteurs (Alpilles, Maures-Argens, Valdaine).

Partout, le I^{er} siècle apparaît comme la période de la plus forte expansion de l'habitat dispersé. En Provence littorale, ce mouvement a le plus souvent été initié dès le siècle précédent. En revanche, le rythme de la rétraction de l'habitat dispersé est assez variable d'un secteur à l'autre. Si l'on s'en tient à ces histogrammes, il est tentant d'opposer deux aires géographiques : la Provence littorale, où le recul de l'habitat dispersé est très marqué et concentré sur le III^e siècle (l'affinement de la chronologie montre qu'il faut placer plus précisément la coupure dans la seconde moitié du II^e siècle), et la vallée du Rhône, où le recul de l'habitat dispersé paraît plus progressif et étalé sur plusieurs siècles.

On soulignera avec intérêt que la « reprise » observée au V^e siècle concerne surtout la basse Provence occidentale (Alpilles, Camargue, Saint-Blaise, Sainte-Victoire). On est tenté de la mettre en rapport avec l'importance accrue de la cité d'Arles au cours de cette période. Dans les secteurs de Saint-Blaise et de Sainte-Victoire, il s'agit de réoccupations systématiques d'installations plus anciennes, généralement datées du Haut-Empire.

L'hypothèse d'un déclin durable de l'habitat dispersé au Bas-Empire est ainsi battue en brèche par les observations précédentes. On objectera toutefois que l'évolution du nombre de sites ne reflète pas forcément celle de la densité du peuplement d'une région donnée. Il faut en effet tenir compte de la nature des établissements occupés, et en particulier de leur superficie, assurément plus significative du niveau réel de peuplement que leur simple dénombrement. Les courbes font apparaître, dans toutes les

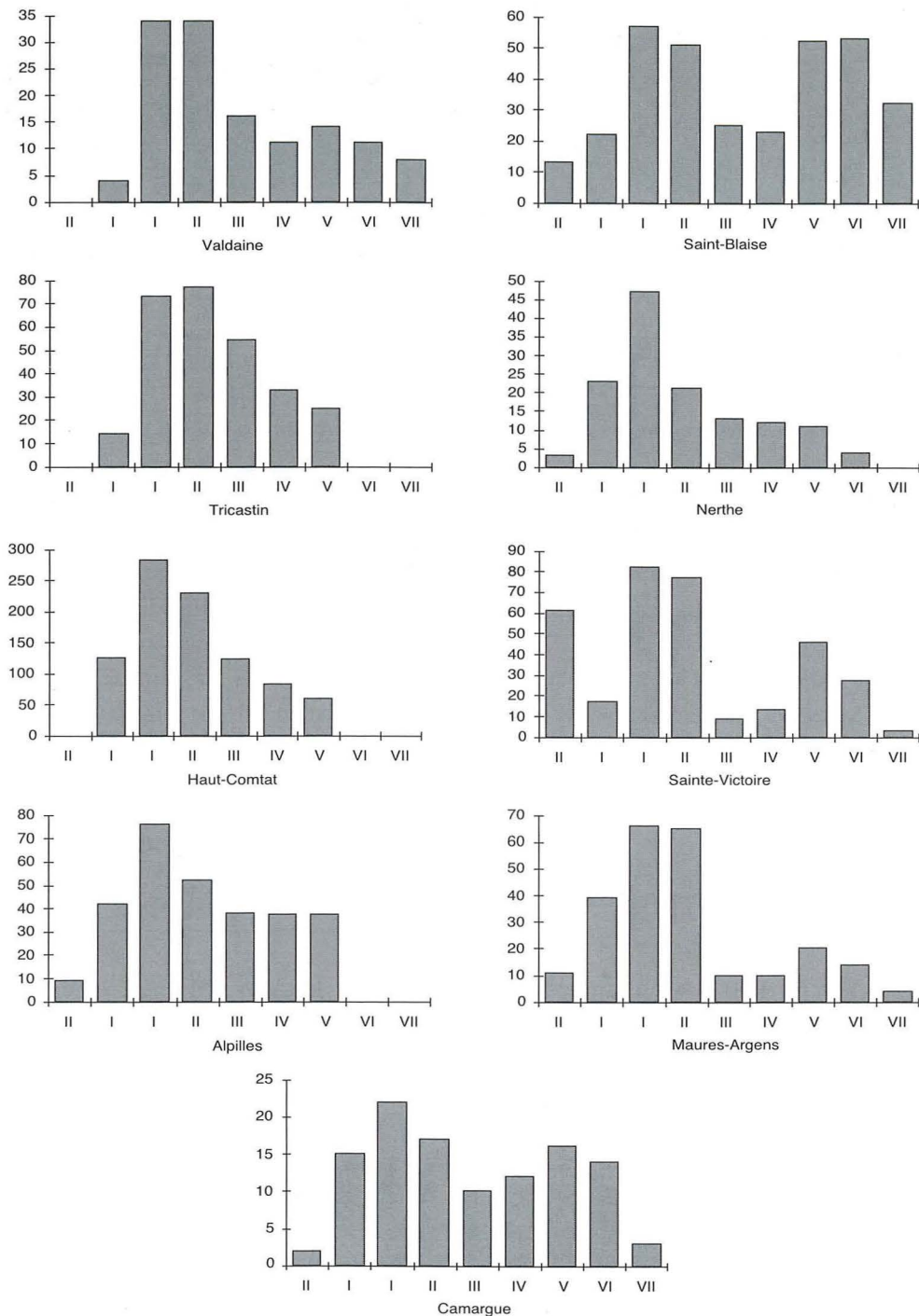


Fig. 3. Nombre d'établissements occupés par siècle.

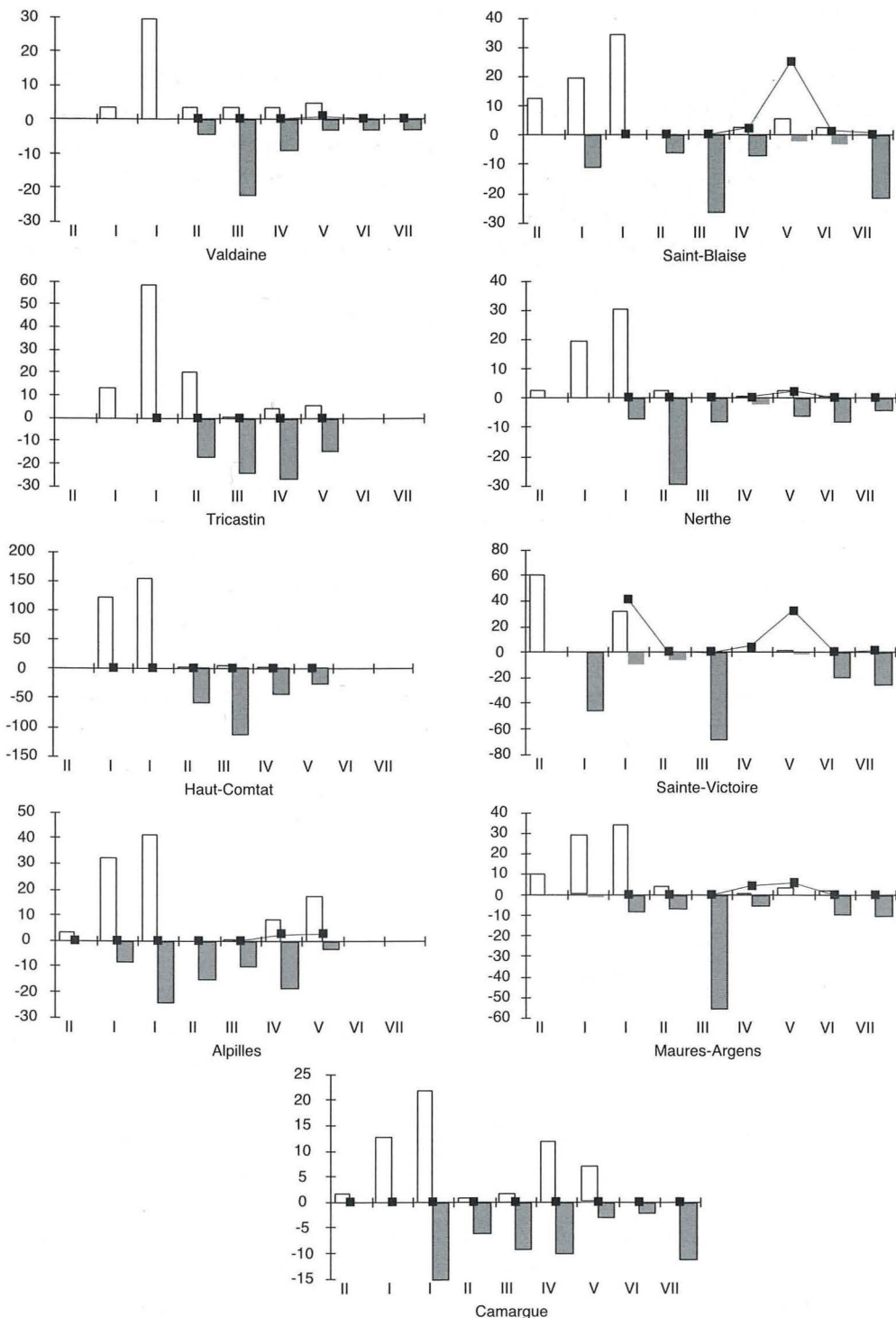


Fig. 4. Créations (histogrammes blancs), abandons (histogrammes noirs) et réoccupations (courbes) par siècle.

fenêtres, que le recul du nombre des habitats dispersés à partir du II^e siècle est plus prononcé que celui des superficies occupées (fig. 5). C'est la conséquence d'une augmentation tendancielle de la surface moyenne des implantations rurales au Bas-Empire. Il en résulte que le contraste entre les niveaux de peuplement du Haut-Empire et de l'Antiquité tardive doit être nuancé.

L'évolution de la distribution des sites par classes de surface permet d'affiner cette première approche (fig. 6). Trois tendances se dégagent :

- la grande variabilité de la part des implantations de petite taille (moins de 3 000 m²) ;
- le rôle croissant des établissements de plus d'un hectare ;
- un certain écrasement, sur la longue durée, de la part des établissements de taille intermédiaire.

Nous avons là l'image d'un resserrement du peuplement autour d'unités plus importantes au Bas-Empire. Celles-ci jouent peut-être un rôle plus grand en Provence littorale et dans le proche *binterland* que dans la vallée du Rhône, où le Tricastin fait exception. La dispersion de l'habitat reste néanmoins une constante jusqu'au V^e siècle, et bien souvent au VI^e siècle encore. Les limites de la prospection n'autorisent guère à aller plus loin dans la perception des dynamiques régionales de l'habitat rural. Le recours aux données de fouilles permet-il d'éclairer la nature des mutations qui affectent l'habitat rural aux IV^e et V^e siècles ? Il est nécessaire de sérier les manifestations de l'habitat rural à la fois du point de vue typologique et chronologique. On peut distinguer trois formes majeures : l'habitat groupé, l'habitat dispersé et l'exploitation domaniale de type *villa*.

LA VILLA ET LE RÔLE DES ÉLITES

Commençons par le problème de la *villa*. Au cours des deux dernières décennies, les recherches archéologiques ont renouvelé la question en multipliant les fouilles et les approches microrégionales. Mais l'intérêt des fouilleurs s'est tourné prioritairement vers la période qui semble constituer l'âge d'or de la *villa* en Narbonnaise : le Haut-Empire. De fait, les fouilles de *villae* tardives sont rares, souvent anciennes et sujettes à caution. Une deuxième limite de la documentation disponible réside dans sa répartition géographique très hétérogène, qui reflète en grande partie l'activité des archéologues varois. Sans équivalent dans le reste de la Provence, la documentation accumulée dans le Var souffre cependant d'un biais : la problématique des archéologues est en effet à l'origine d'une sur-représentation des installations de production au détriment des parties résidentielles. Il en résulte une perception très « économiste » de l'histoire de la *villa*.

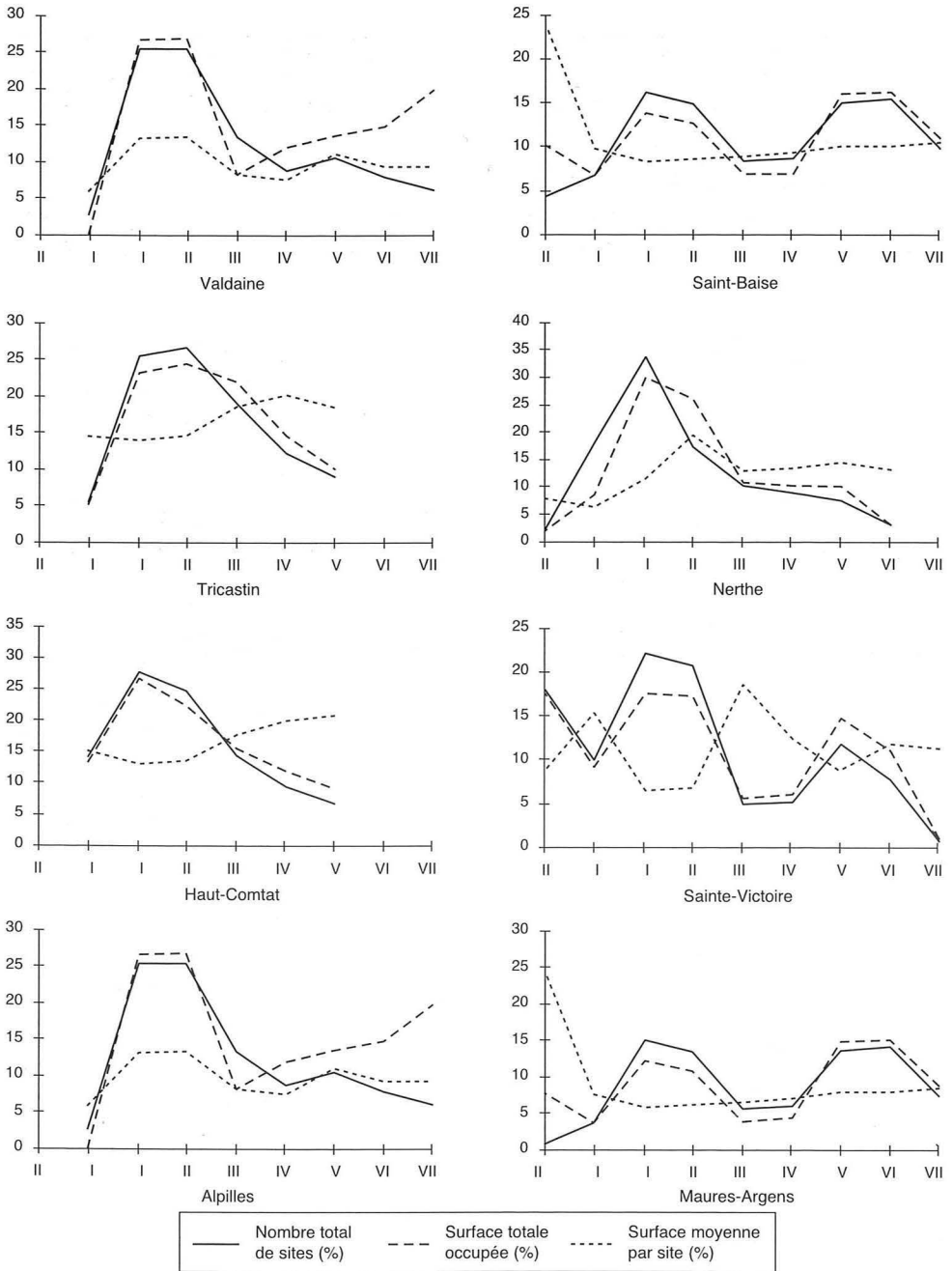


Fig. 5. Évolution comparée du nombre de sites, de la surface occupée et de la surface moyenne des sites.

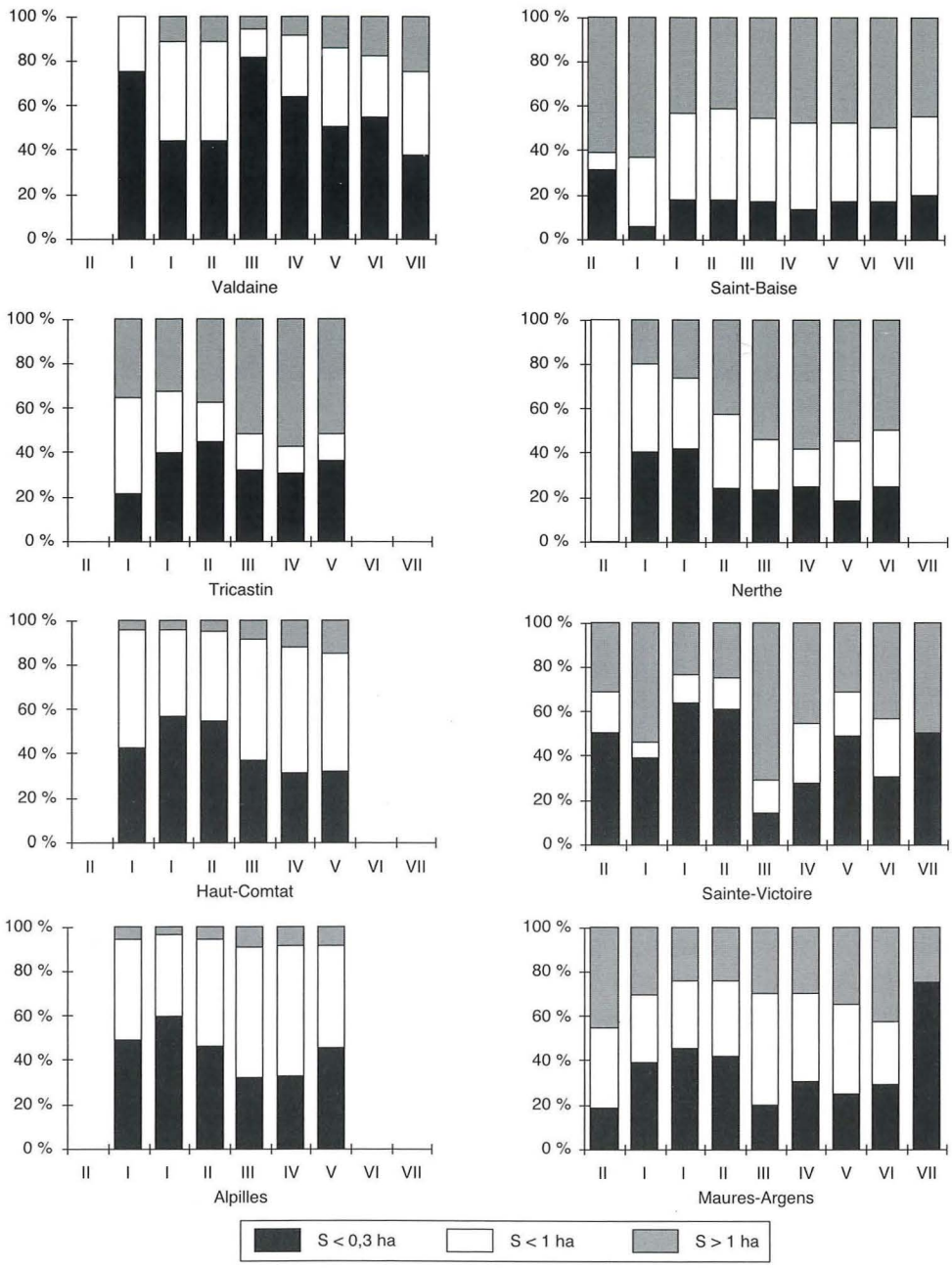


Fig. 6. Évolution de la distribution des établissements par classes de surface (en %).

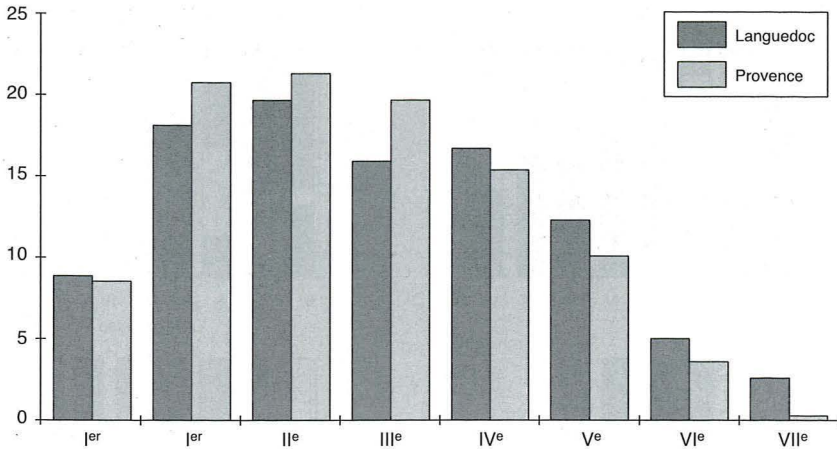


Fig. 7. Pourcentage de *villae* occupées par siècle en Languedoc et en Provence (d'après Pellecuer 1996a, fig. 1).

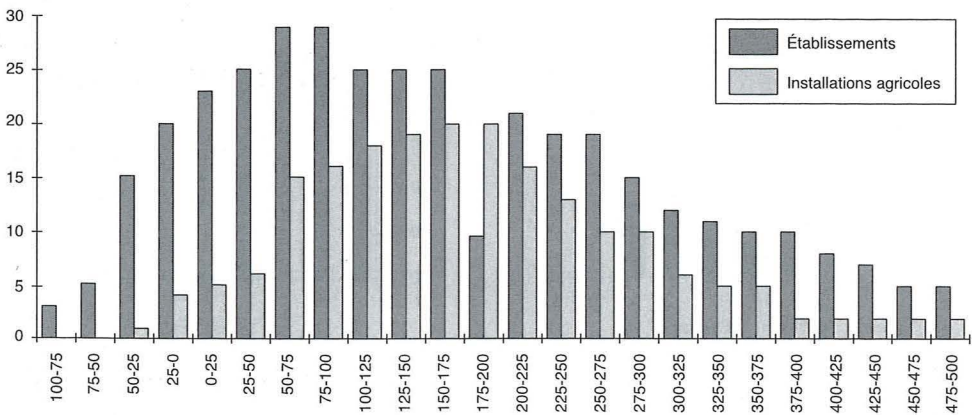


Fig. 8. Quantification des établissements et des installations agricoles par quart de siècle en Provence (d'après Brun, Congès, 1996, tabl. 1).

Les deux articles de synthèse récemment publiés par C. Pellecuer, J.-P. Brun et G. Congès dans le volume sur *Le III^e Siècle en Gaule Narbonnaise* dirigé par J.-L. Fiches (1996a) peuvent servir de point de départ à la réflexion. Partant d'une liste de soixante et onze établissements fouillés, localisés dans l'ensemble de la Narbonnaise, C. Pellecuer (1996c) entreprend de quantifier les *villae* par siècle. Le III^e siècle ponctue le début d'un déclin continu du nombre des *villae*. Les siècles suivants voient l'accroissement de cette tendance, qui culmine au V^e siècle. L'histogramme de la figure 7

montre que l'évolution est sensiblement la même de part et d'autre du Rhône. Tout au plus peut-on souligner que la part des *villae* occupées à partir du IV^e siècle est moins importante en Provence qu'en Languedoc.

Dans le même volume, J.-P. Brun et G. Congès (1996) tentent de sérier chronologiquement les abandons d'établissements agricoles en Provence et d'en caractériser les causes. L'histogramme de la figure 8 montre la distribution des implantations par quart de siècle. Il prend en compte trente et un sites de nature différente et privilégiée, on l'a dit, les installations de production. La majorité des établissements correspond néanmoins à des *villae*. Sur une trentaine de sites occupés au Haut-Empire, les deux tiers sont encore en activité au III^e siècle, un tiers seulement au IV^e siècle, un quart dans la première moitié du V^e siècle et à peine un sixième dans la seconde moitié. Les auteurs imputent les abandons de la fin du I^{er} siècle à une crise de croissance, ceux de la fin du II^e et du début du III^e siècle à des mouvements de concentration foncière. Dans la seconde moitié du III^e siècle et au siècle suivant, plusieurs des grands domaines ainsi constitués sont abandonnés ou cessent d'entretenir de vastes installations agricoles, donnant l'impression de se replier sur eux-mêmes. Ces mutations pourraient être le signe d'un recul de la grande viticulture commerciale, qui serait également observé dans la vallée du Rhône où les *villae* du Molard (Odiot, 1996) et du Fayn (Séris, 1996), par exemple, sont abandonnées. Cette hypothèse se trouverait confortée par la progressive disparition des ateliers de fabrication d'amphores vinaires.

Dresser un tableau ou même une simple liste des *villae* qui survivent à cette phase d'abandons n'est pas une tâche aisée. Les fouilles archéologiques sont seules à même de démontrer le caractère aristocratique de l'occupation d'un établissement durant la période considérée. Malheureusement, déjà peu nombreuses, elles ne portent qu'exceptionnellement sur les parties résidentielles. Dans la *villa* de Pardigon 2, à Cavalaire, de nouveaux thermes plus ramassés que les précédents sont aménagés au IV^e siècle (Brun *et al.*, 1988, p. 35-36). Aux Platanes, à Saint-Tropez, des fouilles récentes ont révélé des mosaïques murales en pâte de verre dans la partie occupée au IV^e siècle (Brun, 1996a). Au Pèbre, à Vinon, des mosaïques sont datées de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle (Lavagne, 1994). Les sondages de C. Varoqueaux montrent le maintien d'une occupation aristocratique au IV^e siècle sur la grande *villa maritima* des Baumelles à Saint-Cyr-les-Lecques (contribution de D. Carru, F. Gateau, P. Leveau et N. Renaud dans ce volume). À Eyguières, le premier *balneum* de la *villa* de Saint-Pierre 1, daté de la fin du III^e siècle ou du début du IV^e siècle, est restructuré à la fin de ce siècle et continue de fonctionner jusqu'au milieu du suivant (Pelletier, Poguët, 1993, p. 217-225). À Bonnioux, la *villa* de Saint-Jean atteint sa plus grande extension aux V^e et VI^e siècles (Bellet, 1990, p. 38-39). L'étude d'A. Bouët (1996) sur les ailes thermales permet d'allonger quelque peu cette liste, qui demeure tributaire du nombre restreint de sites fouillés.

Que conclure du tableau très incomplet qui précède ? Les *villae* sont encore bien présentes dans les campagnes provençales aux IV^e et V^e siècles, même si elles sont nettement moins nombreuses qu'au Haut-Empire. Elles sont presque toujours héritées des deux premiers siècles de notre ère ; il ne semble pas qu'il y ait de création tardive avérée. La *villa* de Saint-Pierre 1 à Eyguières ne fait probablement pas exception, dans la mesure où ce secteur du vallon de Roquemartine était contrôlé depuis le I^{er} siècle av. J.-C. par une autre *villa*, Saint-Pierre 2, distante de quelques centaines de mètres seulement (Pelletier, Pogue, 1993, p. 194-196). Cette continuité est le signe indéniable d'une prospérité que confirme le développement des aménagements à caractère ostentatoire (thermes, mosaïques). Néanmoins, il faut relativiser la richesse des propriétaires : rien ne rappelle en Provence les grandes *villae* palatiales que l'on connaît à la même époque en Aquitaine et dans la péninsule Ibérique, ni même les établissements languedociens de Loupian et de Saint-André-de-Codols.

A-t-on le droit d'extrapoler à l'ensemble de la Provence ces conclusions très générales ? L'échantillon des sites fouillés est bien trop restreint pour cela. On aimerait répondre à des questions simples : la persistance de la *villa* dans les campagnes provençales aux IV^e et V^e siècles ne fait aucun doute, mais quelle est sa fréquence ? Quelle est sa place dans l'économie ? Quel est son rôle dans la structuration des réseaux de peuplement ? Les cartes archéologiques basées sur des prospections trouvent ici leur limite. Sur des établissements dont l'occupation est multiséculaire se pose inévitablement le problème de la corrélation entre structures et chronologie. L'exemple de la *villa* de Saint-Julien-les-Martigues est révélateur : des cultivateurs continuent à utiliser certaines parties encore intactes de la *pars urbana* comme une véritable exploitation agricole aux IV^e et V^e siècles (Rivet, 1993). Le statut de l'établissement a changé sans que cela se traduise par une rupture de l'occupation. Le catalogue dressé dans le présent volume se heurte à l'impossibilité de saisir avec précision le devenir de la *villa* du Haut-Empire à la fin de l'Antiquité à partir des seules données de prospection.

La combinaison des fouilles et des prospections permet heureusement, dans quelques cas, de dépasser le raisonnement très étroit en termes de rupture et de continuité. L'exemple des *villae* de Pardigon à Cavalaire, du Grand Loou à La Roquebrussane et de Saint-Pierre à Eyguières montre que l'abandon d'une *villa* peut être interprété en termes de concentration foncière au profit d'établissements voisins dont la longévité trahit la prospérité (Pelletier, 1996a, p. 282). Il doit inviter à la prudence toute réflexion relative à l'évolution des domaines à la fin de l'Antiquité. La *villa* n'est que l'un des marqueurs de la présence de l'aristocratie dans les campagnes. Plus encore peut-être que pour le Haut-Empire, il est impossible d'établir une équivalence entre *villa* et domaine.

Il est donc nécessaire d'élargir la documentation à l'ensemble des indices de la présence aristocratique dans les campagnes provençales de l'Antiquité tardive. Dans son

article « *Villes et campagnes des Gaules sous l'Empire* » paru en 1981 dans la revue *Ktéma*, P.-A. Février (1981a) recensait ces témoignages, qui se présentent sous des formes variées : épitaphes, mausolées, sarcophages, permanence d'un lieu funéraire ou cultuel. La crypte de Saint-Maximin, où l'on pensait avoir trouvé en 1278 les reliques de Marie Madeleine, est en réalité un mausolée dont les sarcophages sculptés de la fin du IV^e siècle trahissent la présence d'une riche famille de la classe sénatoriale qui possédait vraisemblablement un domaine dans la plaine (Février, 1978, p. 231). Non loin de là, à La Gayole, une série de sarcophages des II^e, III^e et IV^e siècles, ainsi que des inscriptions plus tardives, attestent le maintien d'un domaine dans les mains d'une famille sénatoriale jusqu'au V^e siècle, voire au VI^e siècle (Février, 1978, p. 231 ; 1981a, p. 365). À Chardavon, dans les Alpes-de-Haute-Provence, l'inscription rupestre de Dardanus pose un problème similaire (Michel d'Annville, 1997). On a là des indices de domaines tardifs qu'il n'est pas possible de rattacher à une *villa* précise mais qui trouvent des échos, ailleurs, dans l'archéologie des *villae* d'Aquitaine et du Languedoc ou dans la littérature de l'époque, chez Sulpice Sévère, Ausone et Sidoine Apollinaire.

L'implantation d'un lieu de culte ou d'un cimetière sur un établissement antique est traditionnellement considérée comme un témoignage de la survivance du domaine antique dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Les exemples abondent, en Provence comme ailleurs. P.-A. Février (1978, p. 238) estimait que la multiplication des lieux de culte à la fin de l'Antiquité avait probablement plus à voir avec la générosité des propriétaires terriens ou la dévotion des habitants qu'avec l'organisation et le développement des paroisses. L'archéologie ne permet qu'exceptionnellement d'appréhender d'une manière tangible cette permanence trop souvent supposée du domaine. La fouille conduite par M. Fixot sous la chapelle Saint-Laurent de Cabardel à Pélissanne constitue une référence (Fixot, Proust, 1971) : se superposent une occupation de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., une *villa* à péristyle des II^e et III^e siècles, une réoccupation des IV^e et V^e siècles, un cimetière et probablement une chapelle rurale primitive du début du VI^e siècle. Les textes permettent d'identifier une *villa* carolingienne appartenant à la famille d'un certain Amulius. Dans ce cas précis, une continuité territoriale peut vraiment être envisagée.

Les fouilles de Salagon offrent également l'exemple d'une remarquable continuité entre une ferme de tradition indigène du I^{er} siècle, une *villa* de dimension moyenne occupée de la fin du I^{er} siècle au V^e siècle, un cimetière chrétien et une basilique de tradition gallo-romaine des V^e-VII^e siècles (Guild, Vecchione, 1996). Cette continuité, archéologiquement démontrée, concerne non seulement l'occupation mais aussi le statut des occupants et la fonction du site. La basilique s'implante dans une cour de la *pars urbana*, alors même que l'aile méridionale est encore habitée. Son caractère cultuel et funéraire témoigne tout à la fois d'une tradition familiale enracinée dans le terroir et d'une permanence de la fonction centrale de l'ancienne *villa*.

Mais ailleurs ? Que déduire de la superposition d'un édifice religieux médiéval sur un site antique souvent mal identifié ? Sur les rives de l'étang de Berre, on peut citer l'exemple des chapelles Sainte-Cécile à Châteauneuf-les-Martigues, Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte à Lançon, Saint-Rémi et Sainte-Catherine à Ventabren (Leveau, 1996, p. 87-88). À Istres, le hasard de découvertes effectuées dans les années 1940, 1950 et 1970 dans le quartier de Saint-Martin a permis d'identifier les vestiges d'un édifice religieux avec l'*ecclesia Sancti Martini* signalée par le Diplôme de Conrad le Pacifique en 965 (Trément, 1994, III, IS-031). Une douzaine de sépultures à coffrage de dalles se trouvaient à proximité. Des sondages ont révélé la présence d'un abondant mobilier composé de céramique campanienne, de sigillée gauloise et africaine, de céramique estampée et commune grise. Les fouilleurs mentionnent également un bronze de Macrin et des « fragments de fresques » (Grenier, Reynier, 1977). Faut-il voir là la preuve de la persistance d'un domaine antique jusqu'à une date avancée du Moyen Âge, au moment même où se développe, non loin de là, le *castellum Ystrum* ? De tels exemples sont nombreux dans le Var et le Vaucluse. Comme à Saint-Martin, la continuité entre l'habitat antique et l'édifice religieux médiéval est souvent assurée par un cimetière.

Raréfaction des *villae*, persistance du domaine : voilà ce que tend à montrer la documentation disponible ou tout au moins exploitée à ce jour. S'agit-il là d'une tendance de fond ou d'un biais inhérent aux sources archéologiques ? Il semble qu'un consensus se dégage en faveur de la première hypothèse : la disparition de la *villa* n'implique pas forcément celle du domaine. Bien au contraire, les historiens s'accordent sur l'idée d'une grande stabilité de l'assise foncière durant l'Antiquité. Mais les explications divergent. À l'hypothèse classique du repli frileux des aristocraties foncières sur leurs terres, d'aucuns opposent la possibilité d'une gestion du domaine depuis la ville. Certains archéologues ont repris l'idée développée par J. Durliat (1989) et D. Rathbone (1991) selon laquelle la fin de l'Antiquité verrait un renforcement du rôle fiscal de la *villa* au détriment de ses fonctions productives (Brun, Congès, 1996, p. 247-248). Cette évolution serait à mettre en rapport avec le développement d'un mode de faire-valoir indirect, la *villa* drainant désormais les produits transformés ailleurs par des colons. C. Pellecuer (1996b, p. 7-8) interpréterait volontiers les réoccupations même modestes datées du VI^e siècle comme l'expression de la persistance de centres administratifs sur les anciens sites de *villae*. À l'appui de cette thèse, les travaux de L. Schneider (1992) soulignent le rôle de la *villa* dans la genèse de l'habitat proto-médiéval en Languedoc. C'est ce schéma continuiste qui sous-tend l'idée d'une pérennisation de certains domaines antiques sous la forme d'édifices religieux au Moyen Âge.

L'HABITAT DISPERSÉ

Revenons à la question de l'habitat. Les prospections mettent en évidence le dynamisme du peuplement durant l'Antiquité tardive, particulièrement dans la basse vallée du Rhône. Les histogrammes font apparaître cette tendance que l'on est tenté d'imputer soit à une véritable croissance démographique, soit à des mouvements de populations (Trément, 1996a). Deux formes majeures d'habitat semblent avoir recueilli cette population rurale : un semis d'établissements dispersés dans les campagnes et des agglomérations fréquemment perchées.

Notre base de données met en lumière une densification de l'habitat dispersé dans les « fenêtres » de basse Provence occidentale : dans les Alpilles, en Camargue, autour de Saint-Blaise, dans le massif de Sainte-Victoire, mais aussi dans le Var. Cette évolution est caractéristique du V^e siècle, même si elle est initiée dès le IV^e siècle en Camargue et dans les Alpilles. Elle traduit un mouvement de reconquête agraire dont l'ampleur est plus ou moins marquée : très prononcée, on l'a vu, à l'ouest de l'étang de Berre et en Camargue, mais aussi dans le massif de la Sainte-Victoire ; plus discrète dans les Alpilles, dans la Nerthe, dans le massif des Maures et la vallée de l'Argens. La moyenne vallée du Rhône ne paraît pas concernée par ce phénomène, mais il faut rester prudent : les indicateurs chronologiques de l'Antiquité tardive y sont peut-être encore mal caractérisés, des problèmes de taphonomie peuvent également intervenir (Berger, 1996c).

Les caractéristiques de cet habitat sont encore mal connues. On peut, avec beaucoup de prudence, esquisser une typologie. On distinguera trois cas de figure : les établissements occupés d'une manière continue depuis le Haut-Empire jusqu'à une époque tardive, les réoccupations d'établissements du Haut-Empire après un abandon plus ou moins long, enfin les créations véritables.

La première catégorie regroupe généralement des implantations qui jouaient un rôle majeur au Haut-Empire et qui survivent à la « crise » du III^e siècle. Dans le Var, sur soixante-treize sites de *villae* du Haut-Empire, cinquante-trois connaissent une occupation continue jusqu'à la fin de l'Antiquité. Dans le secteur de Saint-Blaise, sur cinquante-sept établissements occupés au Haut-Empire, seize connaissent une occupation continue jusqu'au IV^e siècle (28 %) et treize jusqu'au VI^e siècle (23 %) : il s'agit soit de *villae*, soit de gros établissements qui se caractérisent par une superficie importante (généralement proche d'un hectare), un mobilier diversifié laissant une large part aux importations, un certain niveau de confort et parfois des indices d'activité artisanale (Trément, 1996b). Même conclusion dans la Nerthe (Gateau, 1994), dans la vallée de l'Arc (D'Anna, Leveau, Mocchi, 1992) et dans la plupart des autres « fenêtres ». Malheureusement, en l'absence de fouilles, il est impossible de préciser le statut de ces établissements au cours de la période qui nous intéresse.

Les réoccupations d'établissements du Haut-Empire sont fréquemment attestées par les fouilles et les prospections en Provence à la fin de l'Antiquité. Dans les secteurs de Saint-Blaise et de Sainte-Victoire, ce phénomène prend un tour systématique. Dans le premier cas, plus de 49 % des établissements occupés au Haut-Empire font l'objet d'une réoccupation aux V^e et VI^e siècles, après un abandon de deux siècles. Dans le second cas, cette proportion dépasse 69 %. Elle est de 30 % dans les Maures, de 18 % dans la Nerthe et inférieure à 10 % partout ailleurs.

La nature de ces réoccupations est variable. Les fouilles de *villae* montrent souvent une réutilisation des espaces dans des bâtiments partiellement ruinés. On a déjà cité le cas de Saint-Julien-les-Martigues (Rivet, 1993). Les exemples abondent dans le Var. À Pardigon 3, après un abandon de plus d'un siècle, les ruines de la *villa* sont réoccupées au IV^e siècle par un long bâtiment qui pourrait être une bergerie, un hangar ou une dépendance de la *villa* voisine de Pardigon 2 (Brun, 1993, p. 5-6). Au VI^e siècle, un « habitat de fortune » est installé dans les ruines de cette dernière : certaines pièces sont partiellement réaménagées, des murs sont consolidés, un foyer est installé à l'abri d'un mur (Brun *et al.*, 1988, p. 38-39). À Saint-Michel de La Garde, les thermes de la *villa* sont réoccupés à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle, alors que l'huilerie a cessé de fonctionner (Brun, Columeau, Rogers, 1989). Aux Laurons, les ruines de la *villa* sont fréquentées aux V^e et VI^e siècles, après l'abandon progressif des installations de production et l'implantation d'un petit cimetière (Bérato, Borreani, Leguilloux, 1990).

Ce phénomène de réoccupation ne concerne pas seulement les *villae* ou les gros établissements. Dans le Var, des implantations parfois très modestes font l'objet de réoccupations précaires. On peut citer celles du Petit Adret à Artigues, de La Brigue 2 et 4 au Cagnet-des-Maures, du Brulat 3 au Castellet, du Clos à Saint-Antonin-du-Var (Bérato, 1996a). Sur les sites des Eissartènes au Val et de Saint-Jauffret à La Motte, la présence de débris de torchis avec traces de clayonnage évoque des constructions en matériaux périssables (Acovitsioti-Hameau, Biancotti, 1990). Sur la rive occidentale de l'étang de Berre, la fouille des Soires à Saint-Mitre-les-Remparts montre, plus d'un siècle après l'abandon de la ferme, l'aménagement d'une plaque-foyer et de dépotoirs contre un mur déjà partiellement écroulé (Trément, 1997).

L'interprétation de ces réoccupations pose problème. La tradition historiographique a voulu y voir un habitat misérable de « squatters », symbole de la précarité des temps. On pense aujourd'hui davantage à des annexes agricoles (remises, granges, hangars) ou pastorales (cabanes de bergers, bergeries) mettant systématiquement à profit les ruines d'édifices plus anciens. On a vu que le bâtiment construit dans les décombres de la *villa* de Pardigon 3 pourrait constituer une annexe de la *villa* de Pardigon 2. La fréquentation des ruines de la ferme B de l'Ormeau à Taradeau est imputée à des bergers (Brun, Congès, Pasqualini, 1993). Loin d'être le signe d'un appauvrissement de la population, ces installations constitueraient les éléments d'un nouveau système agricole

également observé en Lunellois et en Vaunage, et dans lequel une partie des occupations de grottes joue certainement aussi un rôle. C. Raynaud (1996, p. 209) envisage une véritable « entreprise de remise en état ou de restructuration des terroirs ». À l'appui de cette thèse, on peut invoquer la longévité et la surface parfois importante de ces réoccupations. Dans le secteur de Saint-Blaise, elles présentent des superficies non négligeables (6 500 m² en moyenne) et livrent souvent des quantités considérables de vaisselle et d'amphores, attestant une occupation continue du milieu du V^e siècle au début du VII^e siècle. La fréquence des importations de sigillées et d'amphores africaines confirme la vitalité économique de ces implantations.

Les prospections, des fouilles parfois, révèlent par ailleurs l'apparition de nouveaux établissements, créés *ex nihilo* dès le IV^e siècle dans les Alpilles et en Camargue, mais le plus souvent au siècle suivant. La part de ces créations est très variable d'une fenêtre à l'autre : très élevée en Camargue (100 % des sites au IV^e siècle, 44 % au V^e siècle), élevée dans les Alpilles (plus de 48 % au V^e siècle) et en Valdaine (36 % au V^e siècle), moyenne dans la Nerthe (27 %), le Tricastin (24 %), les Maures et la vallée de l'Argens (20 %), faible dans le secteur de Saint-Blaise (11 %), dans le Haut-Comtat (7 %) et la vallée de l'Arc (4 %). Dans le massif des Maures et la vallée de l'Argens, ces implantations nouvelles se caractérisent par une superficie réduite (moins de 1 000 m²) et une faible longévité (moins d'un siècle). Les sondages effectués par M. Gazenbeek sur deux de ces gisements ont révélé des cabanes très frustes, de petite taille, construites en pierres sèches et couvertes de *tegulae* (Bertoncello, Gazenbeek, 1997, p. 613-617). Un mobilier très modeste et des débris de meule attestent une occupation dont il est difficile de dire si elle était permanente. On peut envisager une certaine mobilité de ces implantations relativement éphémères. Ces créations paraissent plus durables dans le secteur de Saint-Blaise, où leur occupation débute au V^e siècle et se poursuit au VI^e siècle. Leur superficie apparente est inférieure à 6 000 m² en moyenne.

Quel sens donner à ces dynamiques de l'habitat dispersé à la fin de l'Antiquité ? Elles témoignent tout d'abord d'une vitalité certaine de l'économie agro-pastorale en basse Provence occidentale au IV^e siècle et surtout au V^e siècle : la dispersion de l'habitat traduit une véritable reconquête agraire. On soulignera ensuite le très fort enracinement de l'habitat dans la géographie rurale du Haut-Empire dans cette même partie de la Provence : la stabilité de la localisation des sites sur la longue durée, malgré les péripiéties du III^e siècle, est en effet remarquable. On peut s'interroger sur la signification démographique de la dispersion de l'habitat : l'accroissement de la population rurale traduit-il une expansion démographique ? Résulte-t-il d'une migration de populations urbaines vers les campagnes ? D'un apport exogène ? N'exagérons pas toutefois l'importance de ces questions : le poids démographique de l'habitat dispersé est en effet très relatif en regard de celui de l'habitat groupé. Cette remarque est certainement plus valable encore pour la période qui nous intéresse ici (Trément, 1996a, p. 104-105).

En revanche, la dispersion de l'habitat trahit le développement de besoins nouveaux. Cette remarque nous conduit à poser le problème du statut des occupants. Historiens et archéologues sont parfois tentés de lier ces établissements de la fin de l'Antiquité au développement du colonat. Leur caractère tardif invite toutefois à la prudence : ces implantations pourraient dépendre autant des nouvelles agglomérations que des anciennes exploitations domaniales. La question est complexe et n'attend pas forcément une réponse unique. En Camargue, on aimerait savoir quels types de relations ce petit habitat entretenait avec les *villae*. Dans le massif des Maures et la vallée de l'Argens, il semble que certains de ces établissements très modestes aient dépendu de villages. Dans le massif de Sainte-Victoire et autour de Saint-Blaise, où le phénomène des réoccupations est si prononcé, une forte tradition d'habitat dispersé existait déjà à l'Âge du Fer.

LES AGGLOMÉRATIONS

Étrangement, l'intérêt de P.-A. Février pour les agglomérations de la fin de l'Antiquité n'a pas vraiment trouvé d'écho chez les archéologues depuis vingt ans. En Provence tout au moins, car en Languedoc les fouilles de Lunel-Viel ont conduit à souligner le poids démographique et le rôle structurant du village dans les campagnes (Raynaud, 1996). L'état des connaissances autorise-t-il une conclusion similaire en Provence ? Permet-il une évaluation de la place de l'habitat groupé à la fin de l'Antiquité ? C'est le village, « une des formes essentielles de la sociabilité ancienne » selon P.-A. Février (1978, p. 246), qui retiendra notre attention ici. Il est certain qu'un habitat rural aggloméré se maintient jusqu'à une époque tardive dans les campagnes provençales. Les prospections révèlent des sites « polynucléaires », sous la forme de concentrations de petites implantations trop proches les unes des autres pour être autre chose que des hameaux. Celles-ci existaient déjà au Haut-Empire, et même probablement dès le I^{er} siècle av. J.-C., mais elles connaissent un développement particulier à la fin de l'Antiquité. Ainsi, à quelques kilomètres au sud-ouest d'Apt, le « hameau étalé » de Fumières, qui s'étend sur 250 m de long et 125 m de large, est occupé du I^{er} siècle av. J.-C. au V^e siècle de notre ère (Bellet, 1990, p. 41). Dans la région de Saint-Blaise, deux ensembles ont été mis en évidence sur la bordure septentrionale des étangs de Magrignane et de Lavalduc.

À Magrignane, une dizaine d'établissements se concentrent dès le I^{er} siècle av. J.-C. dans un espace d'environ 1 000 m de long et 500 m de large, à l'endroit où la dépression aujourd'hui asséchée se resserre pour s'écouler dans un vallon. Aux III^e et IV^e siècles, l'habitat semble se rétracter autour d'une implantation principale. Aux V^e et

VI^e siècles, en revanche, il s'étend et se densifie très nettement. Des ramassages fins ont mis en lumière une organisation hiérarchisée : quelques noyaux paraissent alors plus importants que les autres ; il semble qu'il s'agisse d'habitations en dur ; les unités plus petites seraient vouées davantage au stockage ou à la forge. Amphores, débris de meules, scories, coulées de plomb attestent une activité agricole et artisanale diversifiée. La variété du mobilier, où les importations africaines et orientales se juxtaposent aux fabrications régionales, indique une ouverture sur le marché. Celle-ci ne peut se concevoir sans le dégagement d'un minimum de surplus. La fouille d'un dépotoir daté de la fin du V^e siècle a révélé que les coquillages marins jouaient un rôle essentiel dans l'alimentation des occupants, qui les ouvraient au moyen d'une technique originale (Trément, Brien-Poitevin, 1989).

À la même époque, la bordure septentrionale de l'étang de Lavalduc est occupée selon des modalités apparemment assez similaires. Quatre établissements jalonnent la rive sur environ 600 m. Leurs caractéristiques sont très proches de celles de l'habitat de Magrignane et leur occupation, contemporaine, s'étend du I^{er} siècle av. J.-C. au VI^e siècle apr. J.-C. au moins. Trois petits cimetières, comprenant chacun six ou sept tombes rupestres et pour deux d'entre eux un sarcophage très rudimentaire, bordaient au nord la dépression aujourd'hui marécageuse.

Comment expliquer le dynamisme de ces implantations à la fin de l'Antiquité ? Une fois encore, il est difficile d'apporter une réponse simple en l'absence de fouilles. On ne peut totalement exclure l'hypothèse d'exploitations domaniales. Mais on peut également voir dans ces regroupements des tentatives communautaires visant à exploiter des milieux difficiles et *a priori* répulsifs. Dans le cas de Magrignane, on pense à la mise en valeur d'une zone inondable dans un but agricole ou pastoral. Dans le cas de Lavalduc, à l'exploitation du sel. On sait en effet que l'archevêque d'Arles possédait des salines dans cet étang au VIII^e siècle, et probablement dès le VII^e siècle (Février, 1964, p. 83). La recherche d'une diversification des ressources, liée à une possible pression démographique, apparaît comme une explication vraisemblable.

Le développement de l'habitat groupé de hauteur à la même époque prendrait dans cette perspective une signification nouvelle. D'une manière générale, celui-ci est moins mal connu que les agglomérations de plaine. Il a très tôt attiré l'attention des érudits qui y voyaient la traduction d'un sentiment d'insécurité lié aux crises politiques et militaires du Bas-Empire. P.-A. Février (1978) a souligné l'ancienneté, l'importance et la continuité de ce phénomène caractéristique, selon lui, de l'habitat méridional. Récemment, la remise en question des schémas historiographiques hérités du XIX^e siècle a conduit certains archéologues à minorer considérablement le rôle de l'habitat perché, qu'ils considèrent comme marginal. C. Raynaud rappelle dans ce volume qu'en Vaunage, moins de 5 % des sites appartiennent à cette catégorie, que cette proportion n'excède jamais 10 % dans l'arrière-pays languedocien et qu'il s'agit

souvent d'établissements secondaires. Dans le Var, 8 % des sites recensés sont concernés : M. Bérato (1996a) voit là aussi un épiphénomène touchant une mince frange de la population. D'après la base de données du Centre archéologique du Var, 44 des 233 *oppida* varois auraient livré du mobilier antique, mais la moitié seulement serait réellement occupée. Certains secteurs sont mieux documentés : c'est le cas de la région toulonnaise, où l'on connaît les exemples de Saint-Estève dans les gorges d'Ollioules, du Garou à Sanary, de la Vieille Valette à La Valette, du Camp Aurélien à Cuers, des Mèdes à Porquerolles (Brun *et al.*, 1985, p. 245-246). Ces villages, qui apparaissent à partir du IV^e siècle, s'installent fréquemment à l'emplacement d'anciens *oppida*. Leur longévité est variable : Saint-Estève est occupé du IV^e au VIII^e siècle ; la Vieille Valette deviendra un *castrum* ; Les Mèdes, en revanche, n'ont livré qu'une seule couche d'occupation datée des V^e et VI^e siècles. Ces sites ne paraissent pas fortifiés, à l'exception de celui des Mèdes (Hesse, 1965). Leur degré d'organisation est également variable mais, faute de fouilles, il est difficile d'être plus précis. Saint-Estève semble bien correspondre à la définition d'un village, avec ses maisons en dur séparées par des ruelles et des passages (Brun, 1977, p. 146-283).

Les recherches conduites par F. Bertoncello et M. Gazenbeek dans le massif des Maures permettent de préciser la nature de ces villages perchés dans le Var oriental. Deux sites implantés au sommet des Rochers de Roquebrune ont fait l'objet de sondages (Bertoncello, Gazenbeek, 1997). Sur le premier (ROQ 042), un puissant mur de soutènement barrant les vallons d'accès délimitait un espace d'environ 7,5 ha, dont un tiers seulement était occupé. Les sondages ont révélé des cabanes rectangulaires ou ovoïdes en pierre sèche à toitures de *tegulae*. Une chapelle, non datée pour l'heure, rappelle par son plan les édifices paléochrétiens de Salagon, de Constantine et de Saint-Blaise. Le second site (ROQ 214), quant à lui, n'était pas fortifié. Contrairement au précédent, il réoccupe l'emplacement d'un ancien *oppidum*. Il semble que ces deux villages d'importance inégale aient eu une durée d'occupation assez brève, limitée au VI^e siècle.

Les rives de l'étang de Berre ont également attiré plusieurs agglomérations de hauteur à partir du V^e siècle. Sur la rive ouest, les prospections mettent clairement en évidence une polarisation de l'espace agraire autour de noyaux plus ou moins importants (fig. 9). L'agglomération de Saint-Blaise se distingue par ses dimensions, son enceinte, son organisation interne, ses édifices religieux, sa vaste nécropole, qui prennent place dans une fourchette chronologique comprise entre le milieu du V^e siècle et le début du VII^e (Démians d'Archimbaud, 1994). Elle contrôle alors un espace qui coïncide peu ou prou avec le territoire vivrier de l'ancien *oppidum* préromain. L'hypothèse d'une paroisse avancée par P.-A. Février (1978, p. 242) pourrait trouver une confirmation dans la permanence, du VI^e au XV^e siècle, d'un centre religieux et d'une entité juridique et territoriale (Trément, 1999, p. 104-105).

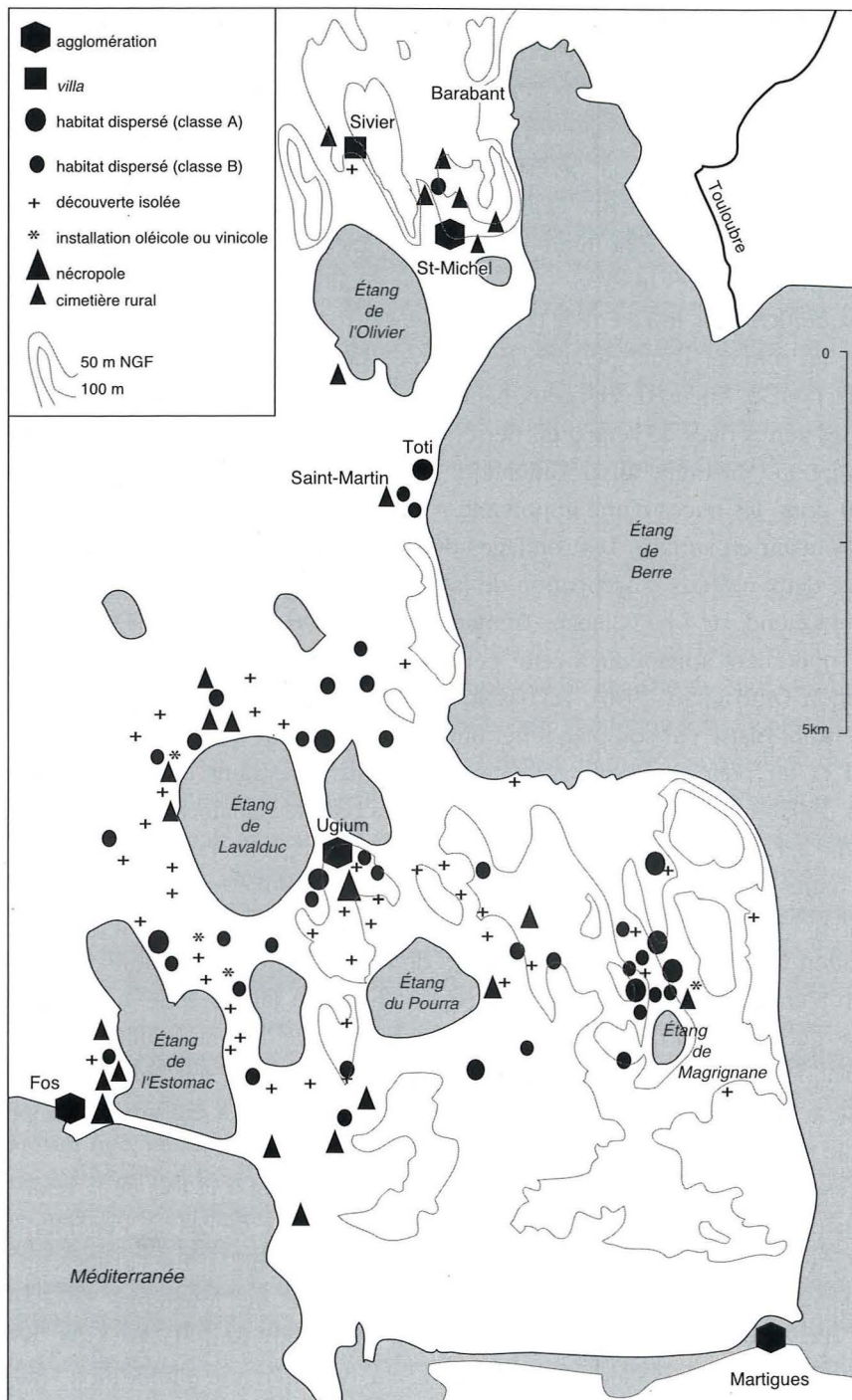


Fig. 9. La rive occidentale de l'étang de Berre aux V^e et VI^e siècles.

Deux agglomérations perchées nettement plus modestes apparaissent dans le courant du V^e siècle dans le secteur d'Istres. Établie sur une butte aux flancs abrupts, celle de Saint-Michel domine l'étang de l'Olivier à la cote 114 m. Sur une superficie d'environ 1,5 ha, des ramassages intensifs y ont livré un mobilier abondant et varié qui atteste une occupation continue du début du V^e siècle au début du VII^e siècle au moins (Trément, 1994, III, IS-018). Quelques tessons pourraient dater des X^e et XI^e siècles. Deux chapelles sont installées sur le site même. Six petits cimetières rupestres ont été repérés dans les environs et à quelques centaines de mètres au nord du plateau. D'une superficie plus réduite (8 500 m²), le site de Toti occupe une position assez comparable, au sommet d'une petite butte escarpée dominant l'étang de Berre (Trément, 1994, III, IS-027). Aucun de ces deux habitats ne semble avoir été vraiment fortifié.

Sur les autres rives de l'étang de Berre, deux agglomérations perchées occupées à la même époque méritent aussi l'attention. L'*oppidum* de Constantine (commune de Lançon) porte les traces d'une importante réoccupation au V^e siècle. Le mobilier tardif y est abondant en surface. Les sondages de Ch. Lagrand et de J. Gourvest ont mis en évidence deux niveaux d'occupation de la fin de l'Antiquité au sud et au nord du plateau, qui s'étend sur 4 ha (Gateau, Trément, Verdin, 1996, p. 212-216). Des murs liés au mortier pourraient appartenir à cette période, tout comme l'un des quatre états de la fortification (Aubagnac, 1990). La basilique dégagée par H. de Gérin-Ricard rappelle celle de Saint-Blaise par son plan à nef unique et son abside surélevée. Un fragment de chancel et un petit chapiteau à feuilles d'acanthes dateraient des V^e et VI^e siècles (Février, 1995b). Enfin, plusieurs tombes rupestres ont été signalées sur le flanc sud.

Quant à l'agglomération de Sainte-Propice à Velaux, elle rappelle celle de Saint-Michel (Istres) par sa taille et sa position sur un promontoire escarpé dominant la vallée de l'Arc à 235 m d'altitude. Des sondages y ont révélé, près d'un à-pic, une unité d'habitation quadrangulaire d'une trentaine de mètres carrés, à divisions internes, aux murs en pierre sèche assez grossiers, occupée du milieu du V^e siècle au milieu du VI^e siècle au plus tard (Boixadera *et al.*, 1987). L'étroitesse de la zone fouillée interdit toute extrapolation, mais il semble bien que l'implantation tardive se soit limitée à l'extrémité nord-ouest du plateau. À une date incertaine, une chapelle a été aménagée près de l'enceinte attribuée à l'occupation préromaine.

Les exemples qui viennent d'être développés témoignent à la fois de la réalité d'un phénomène et de l'étendue de notre ignorance. L'inventaire de ces agglomérations perchées reste à faire. Ce n'est pas une tâche simple. Les fouilles, on l'a vu, sont rares, souvent anciennes et trop ponctuelles. Les prospections ont longtemps privilégié les phases d'occupation protohistoriques, soit par désintérêt pour la période, soit par méconnaissance du mobilier. Que signifient, au détour d'une publication, quelques tessons tardifs recueillis sur l'*oppidum* de Perreal à Saint-Saturnin-d'Apt ou sur l'éperon de Bonnieux (Bellet, 1990, p. 47)? On attend beaucoup des recherches conduites

depuis peu sur cette question dans la vallée du Rhône. Mais d'ores et déjà, on peut se demander s'il est vraiment raisonnable de considérer le perchement de l'habitat à la fin de l'Antiquité comme un épiphénomène. Dans certains secteurs, ces villages étaient visiblement susceptibles, non seulement d'avoir regroupé une partie importante de la population des campagnes, mais aussi d'en avoir organisé la mise en valeur et, pourquoi pas, l'administration. On peut s'étonner que, depuis P.-A. Février, l'historiographie n'ait pas davantage souligné le caractère complexe de ce phénomène : il existe certainement des décalages chronologiques d'une région à l'autre, mais surtout des hiérarchies, qui se traduisent par des superficies très variables, une architecture plus ou moins élaborée, un maillage de l'habitat plus ou moins dense, la présence ou l'absence de rempart, de nécropole, d'édifice cultuel, la capacité plus ou moins grande à polariser l'habitat dispersé. L'exemple de Saint-Blaise montre que le perchement de l'habitat peut prendre un sens si on le replace dans une perspective microrégionale.

MILIEU, PRODUCTIONS ET ÉCHANGES

P.-A. Février soulignait la spécificité et la complexité de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité. Le tableau qui vient d'être brossé montre qu'il ne s'agissait pas là de vains mots, mais il met aussi en évidence le dynamisme de l'occupation du sol en Provence durant cette période. Le recul de la *villa* aux IV^e et V^e siècles n'implique pas une disparition de l'économie domaniale, et encore moins une désertion des campagnes. Le perchement de l'habitat n'est pas la conséquence d'une généralisation de l'insécurité, pas plus que la multiplication des occupations de grottes. Trop d'arguments viennent battre en brèche ces poncifs de l'historiographie du Bas-Empire : permanence de l'aristocratie dans les campagnes, maintien voire même renforcement de la tradition d'habitat dispersé héritée du Haut-Empire, caractère défensif discutable de bon nombre de sites perchés, absence d'habitat fortifié dans certaines régions comme la chaîne de la Sainte-Victoire ou la Camargue, ouverture très large à l'économie de marché jusqu'à une période avancée du haut Moyen Âge, indices multiples de prospérité.

Une autre lecture de ces dynamiques de l'habitat est possible. À l'échelle d'une région comme celle de Saint-Blaise, on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre l'apparition de villages perchés et la diffusion d'un semis dense d'établissements dans les vallons et autour des étangs : c'est là le signe évident d'un mouvement de conquête agraire visant à mettre en valeur des ressources nouvelles, variées et complémentaires. On pense en particulier à l'élevage et à l'exploitation du sel, qui ont pu s'ajouter à la polyculture. Jamais la bordure des étangs n'avait attiré un aussi grand nombre d'implantations. Leur densité est si forte, à certains endroits, qu'il faut envisager l'existence de hameaux étalés sur

plusieurs centaines de mètres le long des rivages (fig. 9). Quant à l'habitat perché, son développement s'inscrit en rupture totale avec les schémas d'occupation antérieurs. L'émergence de la petite agglomération de Saint-Michel (Istres), à l'écart des zones les plus habitées, s'accompagne assurément de la mise en valeur (agricole et/ou pastorale) de nouveaux espaces. La carte des petits cimetières rupestres montre un contrôle des occupants sur le plateau de Barabant, qui s'étend sur 1 km en direction du nord. Peut-être ces terres échappaient-elles à l'emprise des domaines voisins ?

Les recherches de F. Bertoncello dans l'est varois vont dans le même sens. Le regroupement de l'habitat s'effectue à l'écart de la vallée de l'Argens, privilégiant les sommets et les bassins du massif des Maures (Bertoncello, Gazenbeek, 1997). La recherche de l'isolement, à l'écart des grands axes de communication et dans des zones de relief d'accès malaisé, pourrait résulter d'un développement de l'élevage. L'hypothèse a déjà été avancée à propos des villages perchés et des grottes du Var occidental. Certaines réoccupations d'établissements du Haut-Empire, on l'a vu, sont également mises en rapport avec des activités pastorales dans le Var (Brun *et al.*, 1985, p. 247)⁽¹⁾. Mais d'autres ressources ont pu aussi être exploitées en montagne : on pense au bois et aux minerais.

Là où il est le plus marqué, le contraste avec la période qui précède invite à voir dans cette expansion des terroirs la conséquence d'une expansion démographique. Mais il faut demeurer prudent. Des décalages chronologiques existent entre des micro-régions voisines, par exemple entre la Camargue et la région de Saint-Blaise. On a souligné également le caractère relativement éphémère de certaines occupations de hauteur : moins d'un siècle dans le massif des Maures ou à Sainte-Propice (Velaux). Par ailleurs, la comparaison des cartes de peuplement du Haut-Empire et de l'Antiquité tardive montre que, si de nouveaux secteurs sont mis en valeur aux IV^e et V^e siècles, d'autres, au contraire, sont délaissés : ainsi, sur la rive ouest de l'étang de Berre, les gains de terres opérés au nord d'Istres à la faveur de l'établissement du village de Saint-Michel sont largement compensés par la désertion des terres lourdes et humides de la région de Port-de-Bouc et de Martigues. Le déplacement des terroirs reflète donc bien aussi en grande partie une évolution profonde des structures agraires.

On a mis l'accent, à plusieurs reprises, sur le développement de l'élevage. Quels en sont les témoignages archéologiques ? L'étude des bergeries de Crau révèle que le IV^e siècle est une période florissante pour le grand élevage ovin, avec une vague de

(1) Une synthèse reste à faire sur les occupations de grottes en Provence. Le phénomène semble y connaître le même succès qu'en Languedoc à la fin de l'Antiquité. Il apparaît au III^e siècle, se développe au IV^e et devient très fréquent aux siècles suivants, comme en témoignent de nombreux exemples dans le Var (Brun *et al.*, 1985, p. 246), dans les Alpilles (Congès *et al.*, 1983 ; Pelletier, Poguët, 1993, p. 204-205), dans le Vaucluse (Bellet, 1990, p. 47-48) ou la vallée du Rhône (Gagnière, 1963).

nouvelles constructions (Badan, Brun, Congès, 1995). Les travaux de P. Columbeau (1991) et M. Leguilloux (1994) permettent d'entrevoir, à travers l'examen des habitudes de consommation, certains aspects des activités pastorales. Une récente synthèse de M. Leguilloux et S. Lepetz (1996) met en évidence une profonde réorganisation du cheptel des *villae* varoises au III^e siècle au profit des bovidés et aux dépens des ovinés et des suidés. Les fouilles des Laurons aux Arcs et de Saint-Michel à La Garde donnent l'image d'une reconversion de l'économie domaniale en faveur de cultures moins spécialisées et d'un élevage essentiellement bovin (Bérato, 1996b, p. 5-6 ; Brun, 1996b, p. 10-11). Des observations assez similaires ont été effectuées en Languedoc sur la *villa* de Saint-André-de-Codols (Pellecuer, 1996a, p. 288). Il est difficile, toutefois, d'évaluer l'ampleur de ce phénomène. Aux IV^e et V^e siècles, les ovins redeviennent nettement majoritaires dans les troupeaux (Leguilloux, Lepetz, 1996, p. 261). La structure d'abattage, caractérisée par une faible proportion d'animaux jeunes, indique que les moutons étaient élevés pour la laine. Les fouilles de la *villa* d'Eyguières et de Saint-Blaise donnent une idée de l'évolution ultérieure, mais il faut bien avoir à l'esprit qu'il s'agit là de sites, et donc de populations, très différents. À Eyguières, l'évolution de la structure d'abattage entre le V^e et le VI^e siècle indique un développement de la tonte à côté de l'activité de boucherie (Leguilloux, Lepetz, 1996, p. 261 et fig. 6). À Saint-Blaise, l'augmentation de la part des agneaux et des porcelets entre le VI^e et le VII^e siècle est le signe, pour P. Columbeau (1993, p. 311-313), d'un renforcement du rôle de l'élevage.

Des études paléo-environnementales ont été utilisées pour appuyer l'idée d'une emprise moins grande de l'homme sur le milieu, mais le lien entre évolution du couvert végétal et activités pastorales est loin d'être évident. Sur la *villa* de Saint-Michel (La Garde), l'antracologie révèle un environnement en cours de reboisement au III^e siècle (Brun, 1996b, p. 10). Aux deux siècles suivants, le milieu paraît plus ouvert, associant friches, cultures et oliveraies. L'étude palynologique d'échantillons prélevés sur l'un des deux villages étudiés par F. Bertoncetto et M. Gazenbeek (1997) sur les Rochers de Roquebrune (ROQ214) montre un milieu moins marqué par l'influence de l'homme aux V^e et VI^e siècles qu'aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. Les auteurs imputent le recul de la forêt et la disparition des céréales à une occupation moins stable ou temporaire, mais ils sont bien conscients des limites de leur échantillonnage (information orale de F. Bertoncetto).

L'exploitation du sel a pu jouer un rôle primordial, à côté de l'élevage, dans la conquête des zones humides, observée à partir du IV^e siècle dans le delta du Rhône et en bordure des étangs littoraux. La question a été largement développée par F. Benoit (1959 ; 1961), qui s'est appuyé à la fois sur les sources écrites et la documentation archéologique disponible. Quelques lignes de la *Vie de saint Hilaire* racontent comment l'archevêque d'Arles, au V^e siècle, se rendait tous les dimanches sur ses « salines » pour exhorter ses ouvriers au travail (Benoit, 1959, p. 97). Le texte mentionne des machines (*automata*)

dont on ignore la fonction exacte. Le fait que l'archevêque se déplace en personne à 30 000 pas d'Arles, le dimanche, sur le lieu de ces salines, souligne leur importance économique. On ignore les modalités exactes de l'exploitation du sel, mais des bassins de salaison ont été découverts sur plusieurs sites de l'Antiquité tardive, notamment au Carrelet et à Notre-Dame-d'Amour, en Camargue. Les recherches conduites depuis 1995 dans cette région dans le cadre d'un programme collectif interdisciplinaire montrent clairement l'attraction exercée sur l'habitat par le fleuve et les étangs (Fassetta, Landuré, 1997, p. 291-294). Aux V^e et VI^e siècles, l'expansion initiée au siècle précédent se prolonge en direction du sud, dans des secteurs aujourd'hui peu propices à l'occupation humaine. Certains établissements, comme ceux de Cabassole et des Combettes, restent occupés jusqu'au X^e siècle. Plus à l'est, dans la région de Saint-Blaise, l'exploitation du sel a pu commencer dès le V^e siècle. Selon P.-A. Février (1964, p. 83), elle remonterait à l'époque mérovingienne dans l'étang de Lavalduc (Régné, 1914, I, p. 637, note 2). Elle est certaine à partir du VIII^e siècle et continue jusqu'à l'époque moderne. Ce phénomène rappelle tant la situation observée en Camargue, que l'on est tenté de voir là l'une des causes du développement de hameaux étalés sur la bordure des étangs.

Mais l'exploitation du littoral ne se limite pas à celle du sel. La multiplication des analyses conchyliologiques a montré, en effet, le goût prononcé des populations de l'Antiquité tardive pour les coquillages marins (Brien-Poitevin, 1993). Leur large commercialisation tant sur le littoral que dans l'intérieur, très loin de la mer, implique une infrastructure d'élevage, de collecte, de conditionnement, de transport et de diffusion qui n'a guère laissé de traces archéologiques mais qui devait mobiliser une main-d'œuvre non négligeable. Les concentrations de sites observées sur le rivage des étangs en Lunellois, en Camargue et dans la région de Saint-Blaise pourraient aussi trouver là une explication.

Le développement de ces secteurs d'activité ne doit pas faire oublier que l'économie demeure fondamentalement agricole. L'abandon des cultures spécialisées du Haut-Empire n'implique aucunement celui de la céréaliculture, de l'oléiculture et de la viticulture, qui sont peut-être associées de manière plus équilibrée au sein des exploitations. Une petite production oléicole se maintient jusqu'au milieu du IV^e siècle aux Laurons et à Pardigon 2, et au siècle suivant dans l'établissement de La Pousaraque à Gignac (Brun, Congès, 1996). À Eyguières, les installations de pressurage de la *villa* de Saint-Pierre pouvaient encore fonctionner au VI^e siècle (Pelletier, Poguet, 1993). La rareté des témoignages archéologiques relatifs à la viticulture s'explique probablement par une utilisation plus large du bois dans la chaîne de fabrication du vin : foudres et tonneaux ont dû remplacer *dolia* et amphores, et des pressoirs en bois les pressoirs en pierre (Brun, Congès, 1996, p. 246-247). De fait, la culture de la vigne est attestée au V^e siècle par les textes ecclésiastiques aux côtés de celle de l'olivier. On sait que, dans les environs de Marseille, des domaines viticoles exportaient leur production. Le thème

de la mosaïque du Pèbre suggère qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène localisé (Lavagne, 1994). Il est logique de penser que le développement de la viticulture est allé de pair avec celui de la religion chrétienne.

Le degré d'ouverture au marché constitue un indicateur complémentaire du dynamisme de l'économie régionale. Or d'importants contrastes régionaux apparaissent entre la basse Provence occidentale, la moyenne vallée du Rhône, le littoral varois et l'arrière-pays. Les prospections et les fouilles conduites dans la région de Saint-Blaise témoignent d'une remarquable ouverture aux importations régionales et surtout méditerranéennes. Le mobilier recueilli sur l'habitat dispersé des V^e et VI^e siècles comprend en moyenne 47 % d'importations méditerranéennes, très majoritairement africaines. Il s'agit principalement d'amphores, les importations concernant seulement 4 % du vaisselier. Il est intéressant de noter que sur l'agglomération tardive de Saint-Michel, à Istres, ces proportions chutent respectivement à 13 % et moins de 3 %. Cet écart tient-il à un fonctionnement plus « autarcique » de la communauté qui y réside ? Ou bien à une occupation qui se prolonge peut-être plus tard dans le VII^e siècle ? Il est difficile de trancher. Mais il est certain que de telles disparités peuvent s'observer à l'échelle microrégionale. Ainsi, dans le Var oriental, F. Bertoncetto (information orale) insiste sur la rareté des importations africaines et même régionales (DSP), sur la variabilité de la représentation des amphores africaines d'un site à l'autre et sur la prépondérance de la vaisselle commune, essentiellement non tournée. On aimerait disposer de davantage de chiffres dans les différentes « fenêtres » examinées ici. Les axes de communication majeurs que constituent la Méditerranée et le Rhône ont assurément favorisé les échanges, non seulement avec l'Afrique, mais aussi avec l'Espagne, l'Orient et la Gaule intérieure. Les ports d'Arles, de Fos, de Toulon et de Fréjus ont vraisemblablement joué un rôle stimulant pour l'économie littorale jusqu'à une époque très tardive, que l'on peut situer à la charnière des VI^e et VII^e siècles⁽²⁾. Ce n'est pas un hasard si les *villae* dénotent une meilleure capacité de résistance sur le littoral que dans l'arrière-pays (cf. inventaire de D. Carru *et al.*, ce vol. p. 492-501). L'influence de ces ports vers l'intérieur est encore difficilement perceptible, tout comme celle des chefs-lieux de cités de l'*hinterland*. La capitale arlésienne, devenue préfecture des Gaules en 396, a indéniablement surpassé les autres cités par son rayonnement économique. L'installation des services administratifs gaulois fut certainement une manne pour l'économie de la basse vallée du Rhône. La *duplex Arelate* devait drainer très loin des hommes, des productions, des capitaux et toutes sortes de ressources. L'affirmation de son rôle politique et religieux était la garantie d'une prospérité durable de la région.

(2) À Fos, l'étude des amphores a permis à B. Liou et M. Sciallano (1989, p. 159) d'envisager « la persistance d'un grand commerce maritime dans l'Antiquité la plus tardive ». Cette hypothèse est corroborée par la fouille de l'épave *Saint-Gervais II*, datée du début du VII^e siècle (Jezégou, 1982), et par le maintien d'un tonlieu au siècle suivant (Ganshof, 1938).

Cet ouvrage réunit vingt-trois contributions présentées lors du quatrième colloque de l'association Ager. Son objectif est de dresser un bilan des connaissances sur les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité (IV^e et V^e siècles).

Il est constitué de deux parties complémentaires. La première présente un bilan de la situation dans douze régions de la Gaule, de l'Italie, de l'Hispanie et de la *Britannia*. La seconde tente de cerner l'évolution des campagnes gauloises par le biais de synthèses thématiques qui portent sur les relations entre l'habitat et le milieu, les sites de hauteur, l'habitat en grotte, les élites et le système domanial.

La masse importante d'informations apportées par ces actes modifie considérablement l'image traditionnelle de campagnes désertées et repliées sur elles-mêmes. Ce changement de perspective profite incontestablement du développement sans précédent des travaux archéologiques consacrés à l'Antiquité tardive ainsi que du regain d'intérêt pour cette période.